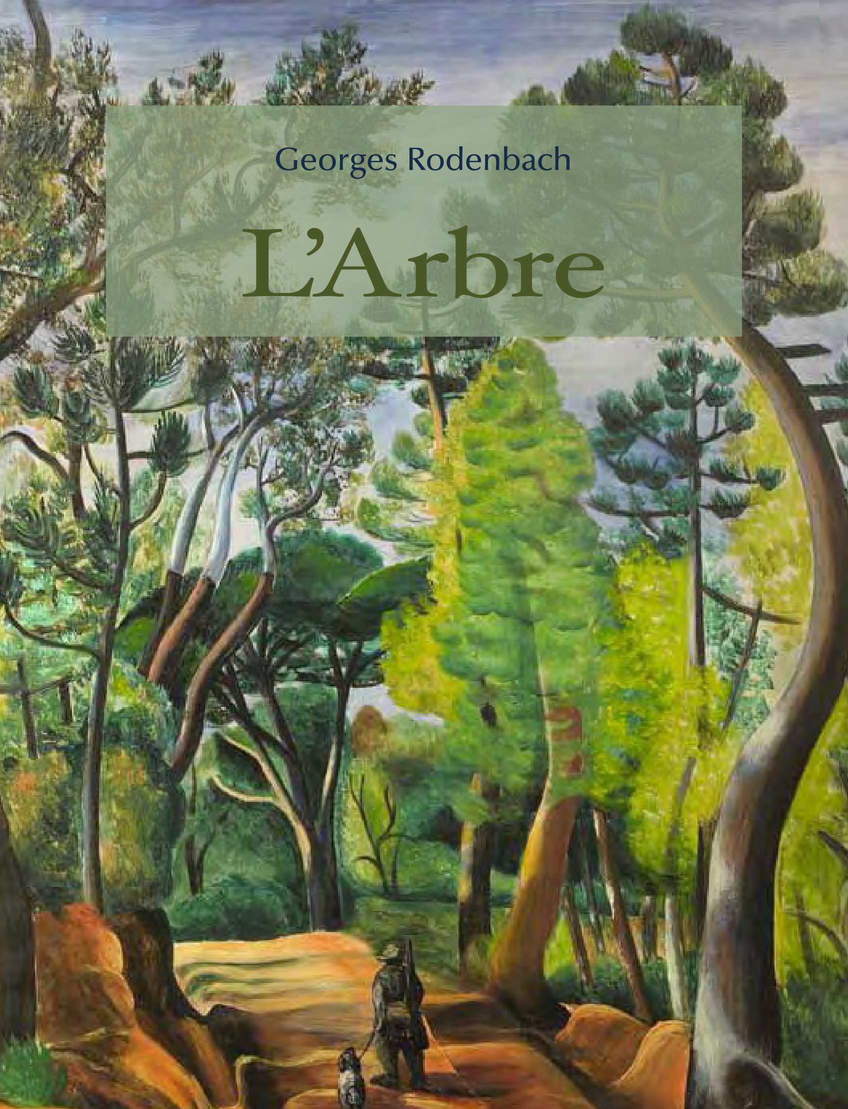
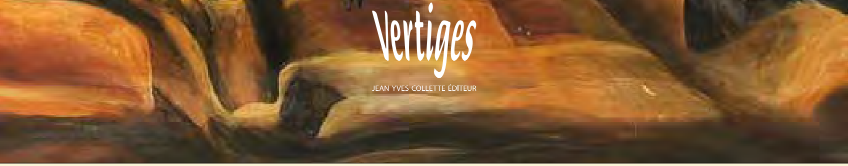


Georges Rodenbach

L’Arbre



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Moïse Kisling (1891-1953), *sans titre* (chasseur dans la forêt),
sans lieu, sans date.

Georges Rodenbach (1855-1898).

L'ARBRE

I

Le rendez-vous

JOOS ATTENDAIT Neele depuis un long moment au grand chêne des Trois-Chemins. Elle était en retard, contre son habitude. Qu'était-il arrivé ? Joos s'inquiéta un peu, attristé déjà par le crépuscule qui tombait maintenant, en tulles noirs et rapides, sur la petite île de Zélande. Toute sa fraîche couleur de jardin sur les flots, de bouquet parmi les écumes inconsolables de la mer du Nord, se fanait. Joos sentit du soir descendre en lui aussi. Et, plus distincte, retentit l'éternelle plainte de la mer, sur les dunes, autour de l'île. Détresse du cœur humain qui regarde venir le soir et qui n'a pas d'amour ! Mais Joos aimait Neele, sa belle promise. Les accordailles étaient faites. Sa mère, Barbara Lam, était d'accord avec Pieter De Roo, le père de Neele. Et s'ils se donnaient rendez-vous ainsi, loin de chez eux, dans la campagne, le soir, c'était pour exciter leur amour en se créant l'illusion d'amants contrariés, pour jouir du mystère, des cachotteries, de l'aventure, et aussi parce qu'il y a des choses que les amants ne sentent et ne se disent qu'en face de la nature et de la nuit.

D'ailleurs c'était la tradition immémoriale dans l'île d'aller s'aimer au grand chêne des Trois-Chemins. Aucun couple n'y manqua jamais.

L'arbre apparaissait extraordinaire, vieux de plusieurs siècles, maquillé par combien de saisons accumulées, bronzé par cent tonnerres. L'écorce en était rugueuse, épaisse, comme minérale. On aurait dit un tronc découpé dans un rocher.

D'indéfinies et d'inextricables branches sortaient de ce tronc, s'engendraient l'une de l'autre, se multipliaient sans cesse. L'architecture en était merveilleuse. C'était comme le résumé d'une cathédrale : le tronc montait en haut pilier ; le feuillage déployait sa voûte ; les rameaux se courbaient en ogives ; entre les branches, le ciel s'intercalait, comme un vitrail entre des meneaux de pierre ; cependant que toutes les feuilles remuaient ainsi que des lèvres, faisaient leur bruit de foule tassée et priante.

Témoin immuable, le vieux chêne vit passer tous les amants de l'île. Il avait un peu oublié, depuis des siècles ; un peu retenu, aussi. Combien voulurent marquer, là, leur passage, tout au long de son tronc immense, sur cette écorce fantasque comme une mémoire. Signes d'amour, cœurs gravés, *ex-voto* symboliques, lettres enlacées, initiales. Une partie survivait, une autre s'effaçait, une autre avait péri. C'était un cimetière de noms...

Joos regardait, déchiffrait. Il chercha le joli nom de Neele, qu'il avait aussi écrit là, avec la pointe de son couteau, au commencement de leur amour. Maintenant le nom avait dû grandir dans l'écorce, comme dans son cœur. Il le trouva grandi, en effet, mais moins net. Les lettres s'étaient foncées, avaient repris le ton glauque de l'écorce, au lieu de la blancheur intérieure du bois mis à vif. Joos, du bout de son couteau, raviva le nom de Neele sur l'arbre ; et, bientôt, il éclata, frais et neuf, comme une plante arrosée, dans ce cimetière.

Au même moment Neele arriva :

— Quel autre nom écris-tu déjà, méchant ?

— Je joue avec ton nom, fit le jeune homme. Tu as le nom de ton visage.

Et il l'embrassa. Et ils s'enlacèrent, d'une chaste étreinte. Ils s'assirent sur le banc, qui circule tout autour du tronc vénérable. Le soir tombait, décidément. Une brume ondulait sur les plaines. Les troupeaux de moutons rentraient, déjà vagues eux-mêmes, un peu plus de brume qui s'agglomère sur un point et qui va se dissoudre. Un dernier nuage clair se dédorait. Les moulins se ralentissaient, s'immobilisaient. Bientôt ils ouvrirent leurs grandes croix noires sur le tombeau du jour. De la ville voisine arrivaient des sons de cloches… La mer commença sa plainte nocturne aux rivages de l'île.

Quelle ivresse grave donne à l'amour le soir qui tombe ! Douceur de se sentir deux quand tout, autour de soi, s'efface, dépérit, disparaît, glisse aux ténèbres, qui sont l'image sensible du néant, et au sommeil qui est une petite mort. Les amants les plus obscurs s'en rendent compte, et ils se cherchent au crépuscule.

Neele s'abandonna à la douceur de l'heure. Joos s'abandonna à la douceur de Neele. Et ils recommencèrent l'éternel *Cantique des Cantiques.*

— Que ta main gauche soit sous ma tête, disait Neele, et que ta droite caresse mon visage.

Joos répliqua :

— Tu es toute belle, ma grande amie ! Tes dents sont comme les poissons, écaillés d'argent, qui se montrent et se cachent dans le canal. Tes lèvres sont rouges comme les tuiles de nos toits. Tes cheveux sont blonds comme le chaume qui recouvre nos métairies. Tes bras sont les ailes d'un moulin, et ils amusent le vent.

Neele écoutait, ravie, et si troublée aussi, dans une divine émotion qui semblait arrêter son cœur, retirer le sang de sa figure.

— Neele, qu'as-tu ? tu es pâle, interrogea Joos, un peu inquiet.

— Si je suis pâle, c'est que la lune m'a regardée.

— Et moi aussi, je t'ai regardée. Tu es toute belle, ma grande amie. Comme elle te va bien, ta guimpe de dentelle ; qu'il est éclatant, ton fichu de soie ; qu'elle bombe bien, ta robe juponnée et ronde comme une cloche ! Et tes beaux bijoux : les pendants d'oreilles, les tire-bouchons d'or, la plaque du front, les larges bagues qui mettent ton petit doigt comme dans un étui en vermeil ! Ici où le soleil est avare, tu en apprivoises les rayons, tu en multiplies le retentissement autour de toi ; mais est-ce avec tes bijoux, est-ce avec ton visage ? N'importe ! nulle ne porte comme toi l'antique costume de notre île. Nulle n'est belle comme toi.

Neele répliquait :

— Toi aussi, tu es beau. Mon bien-aimé est entre les jeunes hommes, comme le grand chêne des Trois-Chemins est entre les arbres de l'île ; j'ai désiré son ombrage, et m'y suis assise ; et les fruits de ses paroles ont été doux à mon palais.

Joos et Neele s'enlacèrent de nouveau et ne parlèrent plus… L'enchantement du grand chêne des Trois-Chemins opérait. C'est d'y venir qu'ils s'aimaient ainsi. L'amour est un fluide, et les fluides se localisent, se transposent. On peut douer un arbre de fluide magnétique. Il y a des arbres chargés de foi, où des miracles s'accomplissent à cause d'une vierge, et qui communiquent la foi. De même le vieux chêne de l'île était chargé d'amour, tout l'amour exhalé ici par des millions d'amants, au long des siècles, et qu'il assuma, aspira, mêla à sa sève, à ses racines, à son tronc, à ses feuilles. Il vécut dans de l'amour comme dans une atmosphère spéciale, une serre chaude aux vitres invisibles. Il eut, pour chaleur, des baisers ; pour pluie, des larmes. À jamais, il est tout amour. Il dégage sans cesse celui qu'il a résorbé…

Tout lieu de rendez-vous fréquenté : une grotte, une berge de canal, un banc solitaire, pourrait devenir un bon conducteur de cette électricité d'amour. Mais cela arrive surtout aux arbres, mystère de nature, souvenir héréditaire de l'Éden dont la scène constitue le seul drame humain, toujours le même, au pied de l'arbre identique qui peut tout le bien et tout le mal, toute la joie et toute la douleur…

Sous le grand chêne des Trois-Chemins, Joos et Neele recommençaient le paradis.

Enchantement d'un amour innocent ! Leurs doigts se tressaient, mais sans fièvre, sans plus de fièvre que les cheveux partagés d'une vierge quand elle les réunit en natte. Ils s'étaient tus longuement, trouvant au silence le même charme qu'aux paroles. Puis ils parlèrent de nouveau, à voix basse, pour ne pas effaroucher les idées frêles et douces qui naissaient entre eux. L'heure avait fui… Neele voulait partir.

Joos suppliait :

— Reste ! Encore un peu. Ne pars pas avant que la campagne soit toute noire, avant que tes yeux soient tout à fait noirs.

Il la ressaisit, renversa sa tête : « Il fait encore clair dans tes yeux. J'y vois l'arbre qui s'y mire tout entier, la cime en bas, comme dans une eau. J'y vois du paysage, les fermes lointaines, le moulin que tu regardes. Et je me vois, moi aussi, dans tes yeux. Je me ris à moi-même… Ne pars pas… tu partiras quand je ne m'apercevrai plus. »

Neele acquiesça : « Oui ! mon bien-aimé ; que ta main gauche soit sous ma tête ; et que ta droite caresse mon visage… »

Heure divine ! Pure extase face à face, où leur amour se réciproquait dans leurs yeux !

Tout à coup, parmi la solitude muette, des voix s'entendirent, des cris discords, des chants hurlés. Le silence parut souffrir… Ce n'était pas la langue reconnaissable de l'île. Joos et Neele avaient dressé l'oreille. Déjà le tumulte était tout proche. Des silhouettes se dessinèrent, imprécises, dans l'ombre. Mais Joos les avait reconnues.

— Ce sont les étrangers ! dit-il ; ceux qui sont venus ici pour établir le chemin de fer…

C'étaient eux, en effet. Une minute après, ils défilèrent en bande devant le banc où Joos et Neele continuaient à se tenir enlacés. Tous étaient ivres et accablèrent les ingénus amants de mots crus, de rires épais, de quolibets, de hoquets avinés, de gestes obscènes, tout un hourvari dont Joos trembla pour Neele. Lui-même s'en sentit comme souillé, découronné de la couronne bleue et grise dont ce soir inoubliable avait ceint leurs deux fronts en même temps.

Il murmura, avec rancune : « Ces maudits étrangers ! »

Neele se leva pour l'adieu. Et tous deux eurent la sensation, à cette minute, que leur amour était comme l'eau du canal traversant l'île, quand on y a jeté des pierres, détruit tous les beaux reflets. Les étrangers avaient jeté des pierres dans leur amour.

II

Les étrangers

IL Y AVAIT, tous les après-midi, vers cinq heures, quelques amis réunis chez le vieux pasteur Tyteca dont la maison était bien connue, à l'angle de la place. C'était la plus belle, avec sa façade à pignon, ses multiples fenêtres ornées de l'écran traditionnel, d'un bleu de fumée.

Le pasteur Tyteca avait du bien. C'était un des hommes les plus considérables de l'île. Son père déjà était pasteur, son aïeul aussi. Il incarnait la tradition, toutes les coutumes ancestrales, les souvenirs de l'histoire. Il tenait, plus qu'aucun autre, à l'esprit national, à la conservation intacte de l'île qui, au milieu du nivellement moderne, avait gardé, par on ne sait quel miracle, l'intégrité de son paysage, de ses mœurs, de ses costumes. Le pasteur Tyteca se montrait pour lui-même un gardien vigilant du passé. Sa demeure était cossue, mais sans aucun meuble de goût moderne : des bahuts, des buffets de Zélande, aux antiques marqueteries de feuillages et de tulipes rouges ; des dressoirs en vieux chêne, avec toutes sortes d'assiettes, de vases de Delft, de cruches à bière, et des plats en étain aux splendeurs mates, l'étain qu'il aimait – clair de lune de l'argent ! Sous le manteau des hautes cheminées, une mosaïque, blanc et bleu. Un réchaud brûlait sans cesse, chauffant le thé, que ses amis venaient, l'après-midi, déguster avec lui. Ceux-ci fumaient, en même temps, de gros cigares, mais le pasteur, toujours par fidélité aux vieux usages, fumait une longue pipe de porcelaine blanche où était peint un navire. Et la fumée de tabac se déroulait, parmi le salon suranné, créait dans l'air des arabesques, mystérieuses comme les lignes de la main et comme la destinée. La causerie se déroulait de même. Parfois on faisait de la musique. L'organiste de l'église, qui était parmi les assidus, touchait d'un vieux clavecin, aux notes lointaines de carillon, et le pasteur, un peu mélomane, l'accompagnait de son violon, se plaisait à quelque vieil air du pays, une de ces rondes sur des airs de chanson populaire, que chantent les enfants en hiver, sur les canaux gelés :

« Les poissons ont chaud sous le plancher blanc de la glace ; nous avons chaud en courant dessus. »

Ce jour-là, on ne songea pas, d'abord, à faire de la musique. Le bourgmestre, un des habitués, venait d'apporter de fâcheuses nouvelles : une rixe violente avait éclaté la veille à l'auberge de la Demi-Lune…

Le pasteur Tyteca s'étonna :

— Comment ! l'auberge de Pieter De Roo ? Mais c'est une des plus honorables du pays. Et elle devrait être tout à la joie, maintenant que la jolie Neele est promise au fermier Joos.

— Justement, reprit le bourgmestre. Des jeunes gens y fêtaient les accordailles. On avait même suspendu au plafond, selon l'usage, la couronne de papier symbolique : une croix dans des fleurs, pour figurer la joie et les tribulations du mariage. Les étrangers sont entrés, ont voulu se mêler à la fête, lutiner les filles… On a joué du couteau… Il y a plusieurs blessés. C'est désolant.

Le pasteur Tyteca fut indigné : « Encore ces étrangers ! Je crains bien qu'ils ne nous apportent tous les malheurs. Pourquoi les a-t-on laissés venir ? Pourquoi a-t-on consenti à ce chemin de fer ? L'île était si heureuse ! »

Hans, l'organiste, qui ne manquait jamais, par flatterie et un peu par zèle admiratif vis-à-vis du pasteur, de renchérir sur ce qu'il venait de dire, déclara à son tour : « Certes, nous risquons de tout y perdre. Avec le chemin de fer, on mettra notre île à la mode. Des touristes arriveront. Et nous deviendrons comme eux. C'est même un miracle que nous ayons échappé jusqu'ici… »

Tyteca observa : « C'est grâce à la mer. Quelques îles seules sont restées originales. La mer les défend, les isole. On dit que le sel conserve. Le sel de la mer, infiltré dans nos dunes et nos rivages, nous a conservés. Maintenant, avec ce chemin de fer qu'on construit, et cette jetée nous reliant au continent, nous ne serons plus isolés, ni par conséquent conservés. Et nous deviendrons pareils aux autres. »

Cette évocation les rendit tous pensifs. Oui ! les costumes, c'était le legs sacré, la tradition intacte des aïeux ! Et où trouver plus délicieuse toilette que celle de leurs femmes : un corsage, mystérieux comme un tabernacle, avec la guimpe, le fichu fleuri qui se croise, le collier de corail ; et la jupe si ample sur plusieurs jupons superposés, leur donnant la grâce pompeuse des *Infantes,* de Velázquez ; et aussi l'ornementation de la tête, emmaillotée dans de la dentelle et des rubans qu'anime un cliquetis de bijoux. Le costume masculin était antique aussi. Eux-mêmes le portaient : veste courte de drap noir ; culotté noire, maintenue par une ceinture à la boucle ciselée ; cravate de soie éclatante, qu'attache une broche filigranée ; et le visage glabre, les cheveux longs, ramenés sur les joues et coupés droits, comme les hérauts et les donateurs dans les triptyques des primitifs. Allaient-ils renoncer à ce qui les faisait uniques dans l'univers ?

Le bourgmestre rompit le silence, propice aux réflexions pénibles, et qui pesait à chacun. Il fit un aveu pire.

— Ces maudits étrangers n'ont pas seulement apporté déjà l'ivrognerie parmi nous. Ils veulent introduire la prostitution.

— C'est infâme, cria Hans. Et vous ne pouvez pas prendre des mesures ?

Le bourgmestre reprit : « Voici les faits. Jusqu'ici, vous le savez, ils furent tenus en méfiance, de la part de nos femmes surtout. Ils avaient compté sur un autre accueil. Or ce sont d'allègres gaillards, fats et bouillants. Il leur faut des maîtresses. Ne pouvant en obtenir par charme et séduction, ils ont essayé de l'argent. Ils en ont offert, je le sais, à telle et telle. Elles les ont repoussés avec plus d'étonnement que de colère, ne comprenant pas bien ce que cela voulait dire et qu'une femme pût se donner à quelqu'un qu'elle n'aimait pas, et qu'il y eût des hommes pour demander leur corps contre de l'argent... »

— Je le disais bien, que le malheur est entré dans notre île avec eux ! conclut le pasteur.

— Notre île si exemplaire ! ajouta le bourgmestre. Quand je pense qu'il n'y avait même pas un enfant naturel sur nos registres d'état civil. Nous n'en manquerons plus, bientôt.

— En attendant, récapitula le pasteur, nous avons déjà l'ivrognerie, la prostitution – premiers bienfaits de la civilisation – sans compter la haine. Celle-ci est partout, maintenant, dans le pays. Auparavant, chacun possédait un petit bien, à peu près pareil ; il vivait content, étant l'égal de son voisin. Les étrangers, en nous apportant leur chemin de fer, ont fait ce qu'ils appellent leurs expropriations. Ils ont acheté ici, morcelé là. Les domaines se sont trouvés tout changés. L'un reçut une grosse somme pour sa terre et devint brusquement beaucoup plus riche. Un autre vit son bien augmenté de valeur par sa proximité avec la gare, les nouveaux établissements. D'autres ne vendirent pas, s'appauvrirent. Tout fut bouleversé. Des frères qui avaient reçu une part égale ne l'ont plus telle. La haine éclate partout, dans tous les villages, dans toutes les familles. J'ai voulu intervenir, ci et là, réconcilier des parents, de vieux amis soudain brouillés. C'est inutile. L'argent est en jeu. Il a déchaîné les passions.

Le bourgmestre paraissait accablé par toutes ces constatations. Il essaya de se rassurer lui-même, interrogea le pasteur : « Peut-être que le temps arrangera les choses ? »

— Oh ! non, les ravages sont profonds, répondit Tyteca. Il suffit de voir le pays lui-même tout enlaidi déjà. C'est le symbole de ce qui se passe. Les étrangers vont dégrader les âmes comme ils dégradent le paysage. Pour établir leur voie ferrée, ils ont morcelé nos belles plaines, coupé des futaies séculaires, comblé une partie du canal traversant l'île, abattu des moulins. Ils nous ont traités en pays conquis. L'île n'est plus à nous. L'île est à eux !

Il y eut un silence. Chacun suivait des pensées graves et tristes. Surtout que le crépuscule entra par les fenêtres, dédora les cuivres, tendit d'un crêpe noir les miroirs, se posa en tons livides sur les porcelaines du buffet, la mosaïque blanc et bleu. L'écran de fumée des fenêtres devint un écran de deuil. Le pasteur ne songea même pas à faire allumer les lampes. Un grand assombrissement entrait en eux et sortait d'eux. Rencontre du soir et de leur désespoir.

— Nous devrions lutter, résister, interrompit Hans.

Le pasteur s'était levé. Il semblait avoir pris une décision brusque, vouloir faire une diversion à tout prix, se changer les idées, oublier la triste réalité. Il alla prendre, dans la boîte, son violon. Ah ! comme il lui parut triste, son violon, dans la boîte oblongue comme un petit cercueil ; son violon qui avait tant de fois joué les vieilles rondes de l'île, accompagnement mélodieux des aïeules aux danses et aux patinages d'autrefois. Le violon se les remémorait, gardait intacts les antiques airs. Tyteca donna la partition voulue à l'organiste, déjà installé devant le clavecin ; et ils jouèrent, dans le soir tombé, les musiques du passé, comme si c'était assez pour abolir le présent, – et sauver l'île !

III

La kermesse

CE FUT LE TEMPS joyeux de la kermesse, après les moissons. On arriva à la ville de tous les villages de l'île, ceux qui étaient proches, comme le village de Joos et de Neele, où parvenait encore distinct le carillon de la tour, ceux qui étaient aux extrémités, – vers les rivages, au pied des dunes. De toutes les routes affluèrent les chars indigènes, d'une forme si originale, sinueuse et chantournée, à la fois chaise à porteurs et galère antique. Une foire occupait la Grand-Place : baraques, théâtres, jeux, loteries, manèges de chevaux de bois, tournant dans un vertige d'étoffes à paillettes et de miroirs. Des ronflements d'orgue, des boniments de parades, sans compter la liesse d'une foule grossissante, tout à la joie de vivre, en cette île heureuse d'être innocente.

Joos y était venu avec la vieille Barbara Lam, sa mère, un peu effrayée parmi cette cohue, et mal assurée sur ses jambes. Ils avaient donné rendez-vous à Neele dans une des grandes auberges de la Place. Ils y entrèrent et la trouvèrent qui attendait déjà, au milieu d'une bande de jeunes filles, debout dans un coin et se tenant enlacées à la taille, selon l'habitude fréquente là, en une chaîne étroite et harmonieuse. Neele se détacha, s'en vint vers eux, un peu rougissante... Elle avait ses plus beaux atours. Joos se mira dans ses bijoux, se regarda dans ses yeux, qui étaient clairs comme de l'or. On dansait. Les couples tournaient sur la vaste musique d'un orgue, bruit grondant comme la mer, rythme qui déferle. C'était une sorte de valse avec glissements de pieds souvent répétés, et terminée par un baiser. Au plafond, se déployait la couronne de la jeunesse, un grand lustre à plusieurs branches formé de verdure et de fleurs rouges. La jeunesse dansait, libre, amoureuse, s'empoignant à pleine étreinte, dans ce jour de galante tolérance qui est le signal de presque toutes les rencontres et fiançailles. Les doigts tressés aux doigts ! Les lèvres cherchant les lèvres ! Et tout cela si ingénu, si conforme à l'idylle éternelle ! Des jeux d'amours puérils, comme d'offrir à la femme un verre rempli de liqueur et de tenir le verre par le pied entre ses dents, tandis que la femme boit, le visage tout proche.

Suave harmonie des choses en ces pays qui sont voisins de la nature ? La liqueur qu'on y boit surtout est ce *schiedam* onctueux, d'argent fluide, couleur du soleil dans les brumes, qui est d'argent aussi, et réchauffe aussi, en silence. D'autre part, c'est la région des tulipes, y occupant des plaines immenses, formant des tapis colorés et frêles ; et les verres dans lesquels on boit ont à leur tour la forme des tulipes. Analogies subtiles, harmonies unanimes, qui mettent tout d'accord selon un rythme initial, lequel n'existe plus que dans quelques îles vierges.

Donc Joos s'était assis avec Neele, en un coin isolé. Ils étaient plus graves que tous ces joyeux couples buvant et dansant, comme ceux qui sont déjà plus avant dans leur amour. Ils parlaient peu, étourdis par le vacarme, la poussière soulevée et les danses. Joos tenait les mains de Neele dans les siennes, mais il les sentait plus calmes, presque indifférentes ; on aurait dit qu'elles étaient endormies. Où est le premier temps où leurs mains se rencontraient, si impressionnables ? Elles se touchaient alors, comme des flammes qui s'augmentent de se joindre. Joos s'inquiéta de cette froideur de Neele. Elle avait l'air changée, depuis quelques semaines. Elle rêvassait, les yeux ailleurs, quand il lui parlait. Et il avait l'impression de devoir, chaque fois, ramener ses yeux à la conversation. Elle n'en était que plus jolie, avec ses yeux où était l'horizon, ses yeux d'eau, comme on en trouve dans les îles et les provinces de canaux. Et puis, aujourd'hui elle avait mis tous ses falbalas de fête.

— Tu es toi-même une kermesse, chuchota Joos. Tes bijoux carillonnent... Il disait cent choses tendres, s'efforçait de plaire ; et Neele souriait un peu, serrait d'une petite pression meilleure les mains de Joos, inquiètes et toujours dans l’attente.

Soudain il se passa on ne savait quel incident sur la Grand-Place. On aperçut, à travers les hautes vitres, que du tulle ornait comme des fleurs de gelée, des rassemblements, des remous de foule, des cris, un vaste émoi. Les danses s’interrompirent. La plupart coururent au dehors pour s’informer, voir. La vieille Barbara Lam s’était rapprochée de Joos, un peu alarmée. Qu’était-il arrivé ? On voyait, au loin, le bourgmestre et aussi le pasteur Tyteca, l’air très ému, le visage décomposé, attendant au coin de la Grand-Rue, tandis que la police repoussait la foule, cherchait à frayer un passage libre jusqu’à l’hôtel de ville. Tout à coup il y eut un immense silence. La ville instantanément cargua toutes ses rumeurs. Un cortège déboucha. Quelques hommes portaient un corps – un cadavre, peut-être. Quel accident était arrivé dans le pays ? La vieille Barbara Lam s’était signée comme elle en avait coutume devant la mort… Il y eut une soudaine brume sur les yeux d’eau de Neele.

Joos était allé aux nouvelles. Il revint bientôt près de sa mère et de Neele. Un horrible événement ! Il s’exprima en mots brefs, à voix entrecoupée : « Au grand chêne des Trois-Chemins… Un pendu… On l’a trouvé, dans les hautes branches. Mort ! … Et depuis des heures sans doute ! Il était tout froid. » La foule avait fait cercle, écoutait… Tous demeuraient épouvantés, et se taisaient, perdus dans de graves songeries : Un pendu ! Un suicidé ! Donc un homme s’était tué lui-même. Cet acte horrible, ce crime inconnu chez eux, dont les pasteurs, immémorialement, parlaient en vagues allusions comme d’un péril contagieux contre lequel il ne fallait qu’à peine les mettre en garde, un vice de civilisation dont ils étaient exempts, voici tout à coup que le spectacle en éclatait dans l'évidence du soleil. Pour que nul n'en ignorât, le suicidé avait montré sa face blanche, ses lèvres vertes, son ricanement d'agonie devant les habitants de toute l'île réunis en kermesse. Le cadavre du pendu leur avait tiré la langue : « Qui est-ce ? Qui est-ce ? » crièrent, autour de Joos, les danseurs qui étaient demeurés dans l'auberge. Joos ne savait pas encore. Tout le monde resta dans l'attente. L'orgue n'avait plus osé recommencer sa mugissante musique. Il se taisait. Les voix aussi avaient peur, se répondaient en chuchotements, s'interrogeaient avec une stupeur que rien ne satisfaisait. Comment cette action criminelle, qui s'accomplit parfois, paraît-il, dans les grandes villes perdues, avait-elle pu se commettre dans l'île ? Quel malheureux osa attenter lui-même à sa vie, par conséquent à la vie de l'univers, à la vie de dieu ? C'est le plus grand péché, celui qui n'avait jamais souillé l'île.

Tout à coup, les curieux obstinés qui avaient continué de guetter aux fenêtres, crièrent : « Le pasteur Tyteca va entrer. Nous allons savoir ! » Le silence s'agrandit. Un instant après, le vieux pasteur, qui était l'orgueil et la sagesse de l'île, le phare continué des vieux âges, pénétra, en effet. Il était un peu plus pâle. Sa barbe en parut moins blanche, comme la neige quand passe un nuage. Toutes les têtes s'étaient découvertes. Il y eut dans l'air quelque chose de religieux. Les regards interrogeaient. Tyteca était très ému : « C'est un grand malheur, fit-il. La face de Dieu se détourne d'ici en ce moment ! » Sa voix tremblait, en s'élargissant. Il avait la voix qu'on a dans les cimetières en parlant devant une tombe.

Il reprit : « Heureusement que ce n'est point un indigène de notre île bien-aimée. Le scandale a été donné par un des étrangers, un de ces maudits étrangers qui décidément apporteront chez nous tous les vices. Prions dieu, mes frères, qu'il nous en délivre au plus tôt. » Une colère contenue avait agité sa voix, qui fut contagieuse. Des cris de haine montèrent. On entendit un cliquetis de couteaux qui s'enhardissaient hors des gaines.

Joos, involontairement, mit la main au sien, le beau poignard à manche d'argent ciselé qui, selon l'habitude, pendait à sa ceinture. Il avait d'instinct, lui aussi, la détestation de ces intrus, au verbe haut, et qui traitaient l'île en pays conquis. En même temps, il regarda Neele, d'un regard plus tendre, elle, la belle fleur intacte de la race, le miroir qui réfléchit le seul ciel natal. Il fut stupéfait. Neele avait pâli, offrait un visage bouleversé.

— Qu'as-tu ? Tu es malade ?

— Non ! un peu !... cette histoire... le mort que j'ai vu passer... comment s'appelle-t-il ?

À ce moment, un groupe nouveau avait entouré le pasteur Tyteca, l'interrogeait derechef, demandait des détails, le nom de l'étranger...

— Je l'ignore encore, répondit le pasteur. C'est, paraît-il, un homme qu'on désigne sous un sobriquet : l'homme roux, à cause de la couleur de ses cheveux.

Neele parut bientôt se remettre. Le sang revint en marée haute sur ses joues incolores. Tout ce qui avait chaviré dans ses yeux recommença. De calmes reflets y régnèrent... « Je vais mieux ! » Elle voulut partir. Joos ne comprenait rien, répondait machinalement.

En lui-même il examina, chercha la cause possible du singulier émoi de Neele, construisit et renversa en un moment cent hypothèses. Certes, elle n'avait pas pu cacher un trouble immense, une émotion qui la fit blême et chancelante, et comme on n'en éprouve que pour le malheur d'un proche, un accident qui vous atteint au cœur. Le plus étrange, c'est qu'elle parut soudain rassurée quand le pasteur nomma l'homme roux. Est-ce que par hasard, elle connaît quelques-uns de ces étrangers, toujours rôdant autour des belles vierges de l'île ? A-t-elle craint pour l'un d'eux, qu'elle rencontra, qu'elle n'aime pas assurément, mais qui l'aime et le lui a dit peut-être ? Sinon, comment expliquer un tel désarroi et une anxiété qui ne cessa qu'avec l'identité divulguée du mort ? La jalousie mordit le cœur de Joos. La logique le mena à une évidence. Il rejointoya de minimes indices... La certitude apparut. Malade, disait-elle. C'est le prétexte vulgaire.

Elle se montra bouleversée, puis rassurée instantanément. C'est donc qu'elle avait craint pour quelqu'un, pour un de ces étrangers, qu'elle connaissait par conséquent, qui n'était pas le mort, et qui, lui, vivait... C'était simple. Et c'était terrible. Joos éprouva une sensation atroce, une sensation, vraiment physique, de naufrage et de chute au fond de son cœur. Il lui sembla que son cœur était de l'eau et qu'il y sombrait un navire ; il lui sembla que son cœur était de la terre et qu'on y descendait un cercueil.

Neele insista : « Si nous partions ? » Elle avait même pris le bras de la mère Lam et l'entraînait vers la sortie, quand un nouvel afflux de foule entra, les repoussa, accula les danseurs vers les angles, tournoya dans une bousculade énorme qui avait commencé au dehors et ne cessa pas... Houle humaine, remous de jambes et de dos, et les mains en écume blanche, au-dessus ! Il y avait des hommes et des femmes, mêlés inextricablement, et qui combattaient, eût-on dit, mais avec plus de désir âpre que de colère. C’était comme un tourbillon de vendangeurs se disputant des grappes. La vieille Barbara Lam, qui avait des peurs nerveuses d’enfant, s’effraya : « Qu’est-ce qu’ils font ? » Tout à coup un cri retentit : « La corde ! » C’était, en effet, la corde du pendu à laquelle on n’osa pas toucher d’abord ; mais quand le cadavre traversa la Grand-Place, un groupe s’enhardit, s’étant ressouvenu de la vieille croyance superstitieuse et coupa la corde. Alors, ce fut une bataille. Chacun en voulait un morceau. La corde ne cédait pas. Elle lia bientôt des groupes frénétiques, sans cesse renaissants, les affola, les tirailla, les mena en tous sens, sans se donner... Elle venait d’aboutir à la salle de danse où tous ceux qui étaient là, à leur tour, s’en mêlèrent, se ruèrent à l’assaut. Comment la vaincre, obtenir pour soi un fragment du serpent mortel qui avait déjà glissé indemne entre des milliers de doigts, et se refusait toujours ! Ah ! s’assurer un tel talisman, cette chance, unique dans l’île, de la corde que la mort immunise et dote d’un miraculeux pouvoir !

La violence du désir faillit amener une vaste rixe... Quelques-uns avaient coupé, avec leurs couteaux aigus, la corde récalcitrante. Les autres s’obstinaient avec rage. Le pasteur Tyteca intervint, calma les ardeurs. Il dit : « Rien ne porte bonheur. On empêche seulement le malheur. Et vous croyez que des choses comme la corde d’un pendu empêcheront le malheur. Pauvres de nous ! Vous avez beau vous prémunir... Le malheur est entré dans l’île ! »

Joos, à l’écart, songeait ; il s’ancra dans son soupçon, se sentit envahir par une immense tristesse, n'entendit même plus le tumulte, eut la sensation d'être seul…

Neele s'était rapprochée de lui. Elle lui demanda : « Toi, tu n'en prends pas ? Tu ne veux pas nous porter bonheur ? » Joos tressaillit. La jalousie le mordit au cœur, plus loin ; il souffrit davantage, comme un fruit qui n'était qu'entamé et où toutes les dents voraces s'enfoncent… Neele le regarda, si délicieuse ! Il était naturel que d'autres l'eussent aimée et dussent l'aimer. C'était un trop beau trésor ! Mais la seule pensée qu'il ne serait pas seul à le posséder lui apparaissait insupportable et une douleur pire que la mort. Oui ! la mort, qui est le remède toujours proche, et facile sans doute. Ceux de l'île l'ignoraient. L'étranger venait de l'apprendre. Joos ne répondit pas à Neele. Celle-ci, définitivement cette fois, entraîna la vieille Lam vers la sortie. Joos suivit machinalement et répétant en lui-même : « Le mort doit dormir si tranquille ! »

IV

Le mort

LES RENDEZ-VOUS de Joos et de Neele au grand chêne des Trois-Chemins étaient devenus plus rares. Plusieurs fois Neele y manqua. Joos se plaignait, reprochait avec des mots fâchés ou tristes.

— J'ai peur maintenant, depuis que l'étranger s'est pendu à l'arbre, disait Neele. Joos en était d'autant plus aigri et amer. Le mort avait troublé sa vie, enseigné le criminel amour du néant aux habitants de l'île ; il avait encore et surtout couvert d'un assombrissement éternel l'arbre de l'amour et des rendez-vous où, à jamais, son cadavre s'interposerait entre les amants heureux. C'est dans cette crainte que Neele désormais s'abstenait. Joos l'attendait parfois des heures, au crépuscule, tandis que la campagne se colorait d'ambre et de violettes. Les moulins s'assagissaient. Les nuages versatiles s'arrêtaient, à l'ancre dans le canal. Joos allait et venait dans l'ombre du grand chêne comme dans un préau. Il était prisonnier de cette ombre. Il attendait Neele, déjà très en retard et qui, cette fois encore, ne viendrait pas sans doute. Et comme ceux habitués à vivre trop seuls, il parlait tout haut en d'étranges monologues.

« Elle n'arrivera plus. C'est un prétexte, sa peur du pendu ! Elle change de plus en plus. Elle m'aime moins. Peut-être qu'elle ne m'aime plus du tout. »

Il rappelait ses souvenirs, les précisait. Ah ! ce premier éveil de son soupçon, dans l'auberge des danses, le dimanche de la kermesse ! L'immense trouble de Neele, sa pâleur chancelante, à la nouvelle qu'un étranger s'était tué. Depuis, il avait su qu'elle les connaissait, ces maudits étrangers. Un moment, ceux-ci s'étaient mis à fréquenter assidûment l'auberge de la Demi-Lune, où elle habitait avec Pieter De Roo, son vieux père. Y en eut-il un qu'elle préféra et remarqua ? Un commencement d'intrigue s'était noué peut-être. Joos avait vainement cherché à recueillir des indices, des signes vraisemblables dans un sens ou dans l'autre. Douter ! C'est le pire. Garder en soi d'impérieux soupçons comme un nœud de serpents qu'on ne peut même pas tuer en cessant de les nourrir !

En tout cas la froideur de Neele augmenta sans cesse.

Joos se disait : « Il est impossible qu'elle n'aime pas ailleurs, pour s'être ainsi détachée de moi ! » Elle venait encore aux rendez-vous, parfois ; mais une contrainte semblait immobiliser ses traits ; il y avait une gêne en tous ses mouvements ; et, au bout de ses paroles, se refermait une porte derrière laquelle s'allongeaient des silences mystérieux.

Joos s'inquiétait :

— Qu'as-tu ?

— Rien.

— Tu ne m'aimes plus ?

— Pourquoi veux-tu que je cesse de t'aimer ? Et elle lui reprenait les mains, les serrait un peu, mais d'une étreinte où il n'y avait plus que de l'apitoiement, et comme celle durant laquelle on glisse une aumône... Joos se laissait vite leurrer ; rasséréner. On croit aisément en ce qu'on espère. Mais quand elle n'était pas venue, manquait une fois de plus au rendez-vous promis, et qu'il se trouvait seul devant le crépuscule qui s'aggrave, la mort des reflets dans le canal, les croix des moulins, alors tous ses soupçons, ses inquiétudes, ses jalousies, ses tristesses renaissaient. Son amour s'était multiplié, compliqué comme un arbre, comme ce grand chêne des Trois-Chemins... Arbre fraternel ! Il porta aussi le nom de Neele, qui naquit, en lui, clair et joyeux, régna, s'enfonça jusqu'au cœur du bois, s'agrandit parmi l'écorce... Mais le temps avait accompli son œuvre. À force de s'agrandir, le nom se défit sur le tronc ; les lettres, trop accrues, s'étaient déformées, changées en signes indistincts, en rides soucieuses. Le nom de Neele déjà périssait à l'arbre de leur amour, qui de plus en plus se fonça dans une obscurité grandissante – avec le sinistre corps du pendu, au travers !

Ah ! ce cadavre ! Il avait fait tout le mal. C'est depuis sa découverte que Joos fut malheureux, devint jaloux, vit périr sa confiance devant l'insolite bouleversement de Neele. Depuis, il sentait toujours le fantôme pendre à travers son amour, ainsi qu'à travers le grand chêne… Et il se répéta comme une obsession : « Le mort doit dormir si tranquille ! »

On avait raconté dans le pays que l'étranger s'était suicidé pour un chagrin d'amour. Une femme l'avait trahi, délaissé, après l'avoir accompagné jusqu'ici. Ah ! les cœurs fantasques des femmes ! Joos songeait à Neele. Le mort lui devint moins ennemi. C'était l'étranger, mais c'était le frère en destinée et en douleur. Il s'intéressa à lui, à sa vie, aux circonstances, au chemin de manigances qui l'avait conduit jusqu'au chêne des Trois-Chemins pour y mourir. Il chercha à reconstituer même sa mort. Il le suivit en pensée jusque-là. Il aurait voulu savoir à quelle branche il fixa la corde homicide, comment il s'y prit, ascensionna, se passa le nœud, s'élança dans l'espace et la délivrance.

Joos suivait tous les détails, un par un ; il les savait ? il connaissait maintenant le désespéré ; il s'était fait de lui une image qui devait être ressemblante.

À force de penser à lui, il arriva à l'entrevoir, à le voir. D'abord imprécis, forme vague et balancée, à l'endroit de la vaste ramure où il était probable que la corde fut attachée.

Puis net et ressuscité, rôdant autour de l'arbre, fantôme qui a gardé le visage roux de son signalement. Ainsi Joos crut l'apercevoir auprès de lui, un soir que Neele n'était pas venue et qu'il s'attardait sur le banc. Naguère, il se disait à lui-même, tout haut :

« Le mort doit dormir si tranquille ! » Maintenant la voix d'un autre, semblait-il, voix de l'écho ou d'un revenant, avait murmuré : « Dormir si tranquille ! » La tentation se précisait. Le pendu agissait en personne, comme pour prouver que la mort, en effet, n'est rien. Elle n'est que facile oubli et bon remède.

« Dormir si tranquille ! » La première partie de la phrase était tombée comme un masque. En la phrase simplifiée apparaissait désormais le visage tentateur du mort lui-même. Joos s'épouvanta, dans le premier moment. Les morts ne nous veulent que du mal, quand ils reviennent. Il s'enfuit, n'osa même pas regarder en arrière vers le carrefour des Trois-Chemins où le grand chêne, sur le couchant encore jaune, agrandissait sa masse noire.

Durant des jours, Joos demeura hanté. La vieille Barbara Lam, qui s'affligeait du chagrin visible de son enfant, prit peur à le voir hagard, épars, désemparé. Elle le questionna : « C'est-il Neele qui te fasse des misères ? Tu es beau, mon fils. Il y aura bien des autres filles belles pour toi. »

Joos disait très doucement : « Laisse-moi ! Ne me dis rien. » Mais il restait près d'elle, tremblait d'être seul, ne sortait plus. Il redoutait le pendu des Trois-Chemins qui, à présent, dès qu'il se trouvait sans personne, surgissait derrière lui, le suivait, parlait au-dessus de son épaule, le brûlait avec sa barbe rouge comme une flamme, lui soufflait à l'oreille des mots sentant l'alcool et la tombe.

Il n'osa pas en parler à sa mère dont la peur aurait accru sa peur. Toutes les histoires effrayantes de son enfance lui revinrent. Donc il avait aussi son revenant. Comment s'en délivrer ? Par quelle obéissance ou quels accomplissements ? Les revenants sont parfois exigeants. Ils n'en agissent que pour eux-mêmes. Ils ont des buts qu'il faut deviner, sous peine de les voir s'éterniser autour de soi. On connaissait dans le pays des obsessions de ce genre qui avaient tourmenté les villages. Entre autres un revenant, qu'on voyait chaque nuit entre deux champs, portant une lourde pierre et implorant sans cesse : « Où dois-je la mettre ? Où dois-je la mettre ? » Cela dura des années. Un ivrogne, passant, répondit au hasard : « Mets-la où tu l'as prise ! » Le revenant laissa choir la pierre qui tomba à l'endroit où elle fut primitivement, borne séparant sa terre de celle du voisin, qu'il avait déplacée à son profit et par fraude. Ainsi son âme fut délivrée.

On citait encore d'autres revenants dans les veillées, celui surtout qui, ayant tué une jeune fille rebelle à son amour et s'étant suicidé ensuite, apprit en enfer que sa victime était en purgatoire. Il revenait demander des messes pour elle, pour qu'elle entrât au paradis…

Que voulait le revenant du grand chêne des Trois-Chemins ? Joos n'essaya même pas de deviner. Il lui semblait, d'ailleurs, qu'il ne désirait rien pour son propre compte. Il était tranquille d'âme et de visage. Il ne s'inquiétait plus d'ici-bas. Il se trouvait bien, de l'autre côté de la vie ; si bien qu'il conseillait de l'y suivre, en paroles négligentes, d'une allure de bon conseil qui consent à faire bénéficier quelques-uns de son expérience. Mais il ne se démasquait point, s'en tenait à des propos vagues sur l'agrément d'être un mort.

Un soir, tout se précipita… C'était à un crépuscule d'octobre où la campagne plus que jamais se colorait d'ambre et de violettes. La mort de l'été traînait dans l'air. Les nuages faisaient des meules de rayons d'or.

Une odeur de fruits trop mûrs affadissait. Il y avait la tristesse de ce qui va finir…

Joos eut avec Neele une conversation décisive. Elle était revenue, cette fois, sous l'arbre mémorable où son nom déjà périssait, faisant place à d'autres. Joos la questionna, insista, voulut savoir, à n'importe quel prix ! Mais plus cette incertitude, qui le tuait ! Qu'était-il arrivé ? Comment étaient-ils tombés, après une telle aube d'amour, à cette obscurité où ils ne se cherchaient même plus. Joos querella Neele, tout de suite :

— Qu'as-tu ? Tu ne viens plus jamais aux rendez-vous ! Tu en aimes un autre ?

Neele ne répondit pas, ne protesta pas. Elle parut très triste. Tout chavira dans ses yeux. Elle implora : « Ô Joos ! épargne-moi… Souviens-toi de nos anciens soirs. Je te disais : Mets ta main gauche sous ma tête et que ta droite caresse mon visage ! »

— Ne me rappelle pas mon bonheur ! cria Joos. Il était hagard, furieux ; sa voix tremblait…

— Réponds-moi. Tu en aimes un autre ?

— Je n'ai jamais aimé que toi…

— Et l'étranger ?

— Quel étranger ?

— Celui qui t'a fait pâlir, pour la vie duquel tu as tremblé le jour de la kermesse. J'ai bien vu, Neele. J'ai compris. Je ne suis ni aveugle ni sot. Et puis je me suis renseigné.

— Alors tu sais tout. Eh bien ! tant mieux. J'en ai assez des cachotteries et de toujours mentir.

Neele crut que Joos avait appris le cruel secret qui l'emplissait de honte et de douleur. Elle espéra mériter du moins la pitié par sa franchise. Et perdant la tête tout à fait : « D'ailleurs, je le jure sur ma vie, je n'ai jamais aimé que toi. L'autre m'a eue, je ne sais comment, à force de me circonvenir, de me vouloir. Je ne sais vraiment pas pourquoi cela s'est fait… C'est la destinée. Il m'a prise de force, comme le pays. »

Joos s'était levé, tragique : « Ah ! ces affreux étrangers ! Celui-là, je le tuerai ! » Il parut un fou, marcha dans une grande agitation, cria. Ses mains semblaient tenir des coups et la mort. Il maudit, jeta sa douleur dans le vent comme s'il avait vomi du sang !

Puis la crise évolua… Ses larmes ruisselèrent… Il s'en revint vers Neele qui pleurait, accablée, sur le banc. Il lui prit les poignets, les serra, dans une rechute de colère : « Malheureuse ! Misérable ! Qu'as-tu donc fait ?… » Il fut impitoyable, la tortura, exigea toute la confession : « Où, quand ? Et comment ? Est-ce bien vrai qu'elle n'a pas voulu ? Pourtant l'étranger ne l'a pas violée. Cela, elle n'ose pas le dire. Elle est donc coupable. Elle a très bien consenti… Ah ! Et le nom du galant ? »

Neele résista.

— Tu vois bien que tu l'aimes… Tu trembles encore pour lui !

— Non ! il est reparti…

— Ah ! il est reparti… C'est admirable ! Il t'a cueillie, en passant, n'est-ce pas, comme une belle fleur, la plus belle fleur de l'île… Joos éclata en sanglots. Neele pleurait aussi. Consolation des larmes qui se mêlent et qui en semblent moins amères, comme si le sel se délayait, se perdait dans le flot, ruisselant d'être double… Joos se remémora les anciennes heures, sous ce même arbre. C'étaient alors leurs cheveux et leurs mains qui se confondaient ingénument. Les beaux soirs, en allés ! Joos s'apercevait alors dans les yeux clairs de Neele. Il y regardait les moulins agités, le ciel jaune, le grand chêne miré, la cime en bas ; en ce moment-ci, il ne voyait plus dans ces yeux que de la pluie et le naufrage de tous reflets…

Et il répétait sans cesse comme un refrain dont la douleur se berce : « Malheureuse ! Malheureuse ! » Elle, elle s'obstinait dans son serment. « Je le jure pourtant, je n'ai jamais aimé que toi. »

Tout à coup Joos se rapprocha d'elle. On ne sait quelle pitié amollit son désespoir et sa rancune. Les larmes, dirait-on, quand la source cachetée s'en est rouverte, ne s'écoulent pas toutes au dehors. Il s'en égoutte une part sur le cœur, dont la dureté cède et devient impressionnable comme l'argile quand elle a été mouillée.

Joos s'attendrit, s'apitoya, devint bénévole au récit de Neele, accepta l'excuse de sa chute. Et puisque l'homme était parti, la faute s'effacerait. Il n'en resterait que le souvenir indécis, la vapeur d'un mauvais rêve, quelque chose qu'on ne sait que par ouï-dire et qui est presque comme s'il n'avait jamais été. Joos tenait les mains de Neele dans les siennes. L'heure était triste et douce… Il chercha des paroles et n'en trouva pas. C'était meilleur de ne rien dire. Il éprouva une émotion dont il n'aurait pas pu dire si elle était douloureuse ou délicieuse. Impression équivoque de la convalescence. Il se rappela les jours d'enfance, ses maladies infantiles, quand il faisait tiède soleil et qu'on allumait quand même un grand feu dans sa chambre, où il grelottait. Sensation de chaud et de froid. Les mains de Neele étaient deux ailes de neige dans le feu des siennes : mains si menues de Neele ! Elles semblaient fondre. Joos les serra davantage… Il essaya de parler un peu.

— Ainsi, c'est bien sûr ? Tu n'as jamais cessé de m'aimer ?

— J'ai juré ! je dis vrai, répondit Neele.

Alors Joos eut l'air de sortir vainqueur d'un grand effort. Son visage se rapprocha du visage de Neele. Il se chercha dans ses yeux. Puis, éclatant :

— C'est décidé. Je te pardonne. D'ailleurs, je ne pourrais pas vivre sans toi. Nous allons nous marier, cette fois, tout de suite.

Brusquement Neele se leva, comme si un péril longtemps craint l'avait assaillie, enfin ! Au lieu de la joie, une immense détresse altéra sa face. Encore une fois, ses yeux chavirèrent, comme il lui arrivait chaque fois aux minutes graves. Elle murmura : « Oh ! non ! pas cela !… »

Et avant que Joos, stupéfait, eût pu la questionner, la retenir, Neele s'évada de l'ombre grandissante du vieux chêne et, comme talonnée par l'épouvante, s'enfuit à grands pas, droit devant elle, tandis que sa jupe sombre balayait les derniers rayons du jour sur la route.

Joos, demeuré seul, s'affala sur le banc qui circule autour du tronc. Tout de suite, il entendit le pendu descendre dans un bruit de feuilles, s'asseoir à côté de lui. C'était le moment favorable, l'heure de crise qu'il épiait dès longtemps, pour enfin préciser et vaincre. Joos perçut sa voix au-dessus de son épaule.

— Tu souffres ?

— Oh ! je souffre, comme quand on a une rage de dents et qu'on ne sait plus ce qu'on dit, où on est, ce qu'on fait, criait Joos, voulant se parler à lui-même, mais répondant au pendu. Celui-ci insista : « Tu pourrais, si tu voulais, ne plus souffrir. » Joos lui répondit encore, sous l'apparence d'un soliloque : « Le mort doit dormir si tranquille ! » Il avait déjà émis cette phrase, tout de suite, à la première nouvelle du suicide, dans l'auberge où on dansait, le dimanche de la kermesse. Ce fut un présage, un signe de sa destinée en chemin.

Les événements se vérifiaient. En ce moment, la phrase revint, plus obsédante, toute chaude de la bouche de tentation qui la proférait, chaude de la barbe rouge toute proche... Maintenant Joos connaissait l'homme roux. Il le voyait de près ; il n'en avait plus peur. Il conversa, discuta avec lui, l'approuva, se laissa convaincre : « Oui ! Vous avez bien fait ; vous êtes délivrés, heureux. En une minute, vous avez cessé de souffrir. Moi aussi je voudrais cesser de souffrir. Ah ! si j'avais prévu, j'aurais apporté ce qu'il faut... »

Joos songea : « Où trouver une corde ? » Il chercha aux alentours, sonda la campagne obscurcie. Peut-être celle d'un mouton à l'attache ? Le soir était vide... Joos se buta aux ténèbres. L'homme roux le suivit, mais à distance. Joos se ressaisit un peu. Un coup de vent dans les feuilles fit le bruit d'une foule. Le grand chêne sembla s'ameuter, crier après l'homme roux qui voulait faire de l'arbre d'amour, qu'il est, un arbre de mort.

Joos prit peur comme s'il avait conspiré avec le revenant contre la vie. La colère du soir allait l'atteindre aussi. Il voulait vivre ! Vivre ! La vie était belle ! Le soleil était beau ! Il irait dans un autre village, ne verrait plus Neele et l'oublierait. Et, pris d'une terreur panique, de la peur de mourir, il s'enfuit dans la direction où il y a des fermes, regagna sa maison.

Les jours suivants, il demeura dans l'angoisse. La vieille Barbara Lam se désolait de le voir si pâle, inquiet, épars, désœuvré, sans cœur à l'ouvrage, ne mangeant même plus.

Elle comprenait bien qu'il avait un irrémédiable amour ; il ne se consolerait pas avec les autres filles.

— Si c'est Neele qu'il te faut, mon fils, j'irai lui parler, moi !

Joos écoutait, devenait plus triste. Il avait pitié de la bonne vieille. Ah ! sa mère, qu'il devrait bientôt, à son tour, aider à marcher, faire marcher à lents pas, comme elle fit pour lui, tout petit ! Comment la laisser seule sur les vieilles routes ridées de la terre ? Sans elle, il se serait déjà tué, dès le premier jour.

L'obsession continua. L'idée que le pendu était bien tranquille ne le quitta plus. Il essayait, pour se délivrer, de penser à sa mère, au devoir filial. Il se mit aussi à boire pour échapper au pendu ; mais celui-ci revenait au moment le plus trouble de son ivresse, se battait avec lui, voulait l'emmener : « Viens avec moi. Tu seras si tranquille ! Je te montrerai la branche qu'il faut choisir au grand chêne des Trois-Chemins. » La tentation maintenant était directe.

L'idée du suicide se développe comme un amour. On rencontre une femme… Elle a passé, fugitive, troublante déjà. C'est la première entrevue. On la revoit. Et on découvre qu'on en est impressionné, accaparé, beaucoup plus qu’on ne le croyait. Que s’est-il passé ? Une incubation, un accroissement dans les limbes de l’inconscience. L’amour s’est augmenté à notre insu, entre la première rencontre et la seconde, où il apparaît déjà que c’est pour la vie. L’obsession était vague à l’origine, intermittente. Elle devient aiguë, quotidienne. Elle est permanente. Ainsi l’idée du suicide, qui provoque de même, et ne fait plus grâce.

Joos voulut s’exorciser encore, oublier, mais par d’autres moyens. Or, chaque fois qu’il se mettait à boire, le pendu – il le connaissait bien maintenant, avec sa barbe de feu, son visage de neige – venait s’asseoir à côté de lui, le tourmentait : « Ce sera long jusqu’à ce que tu sois tout à fait ivre. Mon moyen vaut bien mieux pour oublier. » Et le pendu lui tirait la langue, secouait le banc de l’auberge d’où il tombait à la renverse et se bossuait la tête. Souvent il le menaçait : « Si tu ne m’obéis pas, je reviendrai jour et nuit ; je te rendrai fou ; je t’arracherai de ton lit ; j’étirerai tes draps en un câble blanc comme la lune, le câble blanc du vaisseau démâté, qu’est la lune. Et je te pendrai moi-même à ton plafond noir. »

Joos, épouvanté, s’enivra davantage. Durant des jours, il rôda comme une bête par les champs. Pourtant le plein air le pacifia un peu. Il y eut une accalmie, une embellie. Non pas qu’il se reprît à l’espoir et à la vie, mais il communiqua avec la mort, d’un esprit tranquille et purifié. Il eut des yeux sages, des gestes nobles, pour acquiescer à la destinée, déjà inévitable. Surtout que le pendu, de son côté, se montra cauteleux, s’excusa de l’avoir entraîné (ce n’est pas de sa faute si le suicide est contagieux), colora la mort volontaire, dans un cas comme le leur, de bonnes raisons, spécieuses et raffinées :

— Il en arrivera pour toi comme pour moi – l’homme roux le tutoyait à présent – le moyen d’être le mieux aimé par une femme est de se tuer pour elle. Il n’y a, en effet, que les morts qu’on puisse aimer toujours. Toi, Neele, te repousse. Quand tu auras suivi mon conseil, elle versera toutes les larmes de ses yeux et te regrettera à jamais !

Joos tergiversait ; il lui restait l’émoi physique, la peur du mal et surtout de se manquer… Mais ici encore, le pendu l’avait rassuré : « C’est l’affaire d’un instant ; on ne souffre pas. Un bond dans le vide. On est arrivé à la mort, sans s’en douter… » Et il ajoutait avec un sourire : « Je le sais par expérience, n’est-ce pas ? » Joos hésitait encore. Il avait choisi une corde, pas très solide, en somme. Il se dit : « Elle cassera peut-être. Tant pis ! C’est que c’est écrit. On ne peut pas changer le sort. » Il voulait mourir. Puis il ne voulait plus. Un soir, il sembla décidé. Il s’achemina vers le chêne des Trois-Chemins, muni de la corde adoptée, qui ne le quittait pas.

L’arbre s’offrait, auguste, dans le jour finissant. Architecture compliquée, voûte vivante d’une cathédrale que le rêve de chacun achevait… Ç’avait été le temple de toutes les amours de l’île. Les feuilles avaient un remuement de lèvres, comme si elles étaient les bouches des millions d’amants venus là. Elles balbutiaient ; elles frémissaient comme d’un baiser ; on aurait dit qu’elles cherchaient, ces lèvres vertes, à baiser encore, sur le vieux tronc, le nom survécu qui fut leur amour en d’autres âges. L’amour et la mort ont des analogies étranges, des attirances énigmatiques ; et ils communiquent par des corridors dont on ne trouve la clé que dans l’éternité. Le chêne des rendez-vous d’amour était devenu le chêne de la mort. Pourquoi ce fantasque étranger l’avait-il choisi pour se pendre ? Et maintenant Joos à son tour allait s'y tuer. Certes, l'homme roux qui l'avait entraîné là voulut lui faire suivre son exemple point par point. Néanmoins Joos sentait confusément qu'aucun autre arbre ne l'aurait accueilli, n'eût été complice ainsi. Celui-ci, qui fut le temple de l'amour, était déjà le temple de la mort. Et les noms des anciens couples, sur l'écorce, lui apparurent tristes et à demi effacés comme ceux des morts sur les pierres tombales d'une église.

Joos chercha, parmi l'ascension de la ramure, la solide branche où l'homme roux s'était pendu. Lui-même, un jour, la lui avait indiquée. Le feuillage en resta éclairci, autour. Il s'était creusé comme un tombeau dans le feuillage, de la dimension de son corps, à la place où il s'élança. D'autres massifs, parmi l'arbre immense, s'approfondissaient encore comme des alcôves. Mais il y avait ce trou béant dans la verdure, cette fosse creusée. Et d'autres fosses s'ouvriraient. La mort était dans l'arbre et dormait avec l'amour. Arbre éternel ! Arbre des premiers jours humains ! Arbre des derniers soirs, sur la planète refroidie ! Arbre unique du bien et du mal, où l'homme n'a le choix que de la femme ou du serpent, de l'amour ou de la mort. Tentation monotone, scène unique de la Genèse, après quoi c'est toujours la fuite hors du paradis et la recherche d'une terre privilégiée où on dormira du sommeil sans réveil.

Joos subissait le funèbre enivrement qu'on goûte à considérer la mort, non plus comme une idée abstraite ou lointaine, mais comme un fait immédiat. L'homme roux se tenait près de lui. Il insista : « Dépêche-toi ! » Le jour tombait tout à fait :

« Tu ne verras plus clair. » Il lui montra la branche résistante où lui-même avait fixé la corde. Joos atermoyait. Il voulut revoir encore une fois, sur le tronc vénérable, le nom de Neele, le doux nom gravé naguère avec la pointe de son couteau, et qui était à demi effacé, couvert par d'autres, déjà comme un nom mort, pour lequel il allait mourir lui-même. Un vent froid monta du canal. Le feuillage frémit, se déplaça comme une foule. Joos ne vit plus le trou profond, la fosse dans la ramure. On aurait dit que cette fosse – la sienne – s'était comblée. Une fois encore, il accepta l'augure, eut peur de mourir. D'un pas de fuite il s'éloigna, si vite que l'homme roux ne put le suivre ; et il s'achemina encore une fois vers les demeures des hommes, songeant à sa vieille mère, repris à la vie. Et il marcha longtemps, avant d'oser se retourner, vers le grand chêne des Trois-Chemins qui, de loin, sur le soir obscur, se fonçait, s'identifiait avec l'ombre, cessait d'être...

V

La Saint-Nicolas

LE JOUR de la Saint-Nicolas, il y eut fête dans tout le pays, joyeux train de violoneux et de danses parmi les auberges. Ce jour-là est la grande fête immémoriale, fête pour les enfants devenue la fête pour tous, où on échange des cadeaux, des amitiés, des visites. Les routes résonnaient de rondes populaires, de traîneaux aux formes de barques, qui filaient sur la neige avec le bruit des grelots du cheval, carillon de cuivre, petit bruit salé, très doux dans le silence ouaté de l'air. En ce début de décembre, l'hiver était rude déjà. Depuis des jours, la neige s'accumulait en couche épaisse. Les moulins émergeaient, noirs et blancs, ailes en demi-deuil, moins blanches de la farine que de la neige. Ils donnaient l'impression de moudre des flocons. Il gelait en même temps. Le canal, qui traverse l'île, était pris. Des bandes de patineurs le sillonnaient. Et il y avait, installées sur la glace, des échoppes, où on vendait de l'anisette, du *punch* chaud, des crêpes, et aussi des fichus, de la bimbeloterie pour les cadeaux de Saint-Nicolas.

À l'auberge de la Demi-Lune, chez Pieter De Roo, la foule surtout afflua. Liesse bruyante ! On venait d'y installer un orgue nouveau, un grand orgue mécanique, venu des continents, véritable orchestre aux bruits vastes et compliqués : on y entendait tour à tour un gazouillis d'aube, cent oiseaux chantant, perchés sur de petites notes, des sons de flûte ; puis des airs allègres, guerriers, passionnés ; une mélodie qui s'enfle ; et soudain comme des coups de tonnerre de musique. L'orgue jouait aussi des danses. Chacun avait voulu le voir, l'entendre. Tout le jour ce fut un long défilé. Il fallut défoncer plusieurs tonnes de capiteuse bière blonde pour contenter tous les buveurs, dont la gaîté un peu ivre faisait une cour de bruyants galants autour de Neele, immobile au comptoir et surveillant les servantes.

Même le bourgmestre et le pasteur Tyteca étaient venus honorer de leur présence l'inauguration de l'orgue chez Pieter De Roo. Ils le félicitèrent, le firent s'attabler avec eux. Et le compère alla chercher, à leur intention, dans sa cave, un de ses plus vénérables cruchons de vieux *schiedam*. Il dit avec fierté : « Hein ? cela brûle doux comme nos soleils d'hiver. » Le pasteur le complimenta également sur le bel orgue. Mais il ajouta : « C'est dommage qu'il provienne de l'argent étranger. » De Roo prit un air embarrassé : « C'est vrai ; mais, de l'argent, cela ne se refuse pas. »

Le bourgmestre interrogea :

— Vous voilà tout à fait riche ?

— Riche ! riche ? Les étrangers ont voulu une partie de ma terre pour le chemin de fer. D'abord il devait passer beaucoup plus loin. Puis ils ont décidé qu'il passerait par ici. Et ils ont scindé mes pâtures. Il fallait bien m'indemniser.

— Il paraît, fit Tyteca, que vous leur avez mis un rude marché à la main.

— Ne fallait-il pas en profiter ? Des étrangers !

— Oh ! là-dessus vous avez raison… Donc ils vous ont donné une fortune…

Le bourgmestre questionna :

— Il paraît que cela vous a brouillé avec votre frère ?

— Oui ! répondit De Roo ; j'en suis même désolé ! Et il eut un gros soupir. « Est-ce ma faute ? Mon frère fut déraisonnable. C'est l'envie, voyez-vous ! Il reçut en partage, de feu notre père, juste le même bien que moi. Il ne peut pas supporter que nous ayons à présent un pécule différent. »

— C'était le secret du bonheur dans l'île, dit le pasteur. Tous pareils ; ayant la même part, comme ils font la même ombre au soleil. J'avais bien prévu les divisions, les haines, les jalousies, le malheur de tous, quand l'égalité serait rompue. Vous, maintenant, vous avez plus que les autres. Donc vous avez trop.

— Dites simplement que je ne suis plus pauvre, observa De Roo, d’un ton navré. J’ai de quoi partager avec Neele, quand elle aura un épouseur.

Tyteca demanda : « Mais je croyais qu’elle était promise à Joos, le fils de Barbara Lam ? »

— Elle a voulu ; et puis, elle n’a plus voulu. Les jeunes filles, ça ne sait pas. C’est fantasque. Moi, je donnais mon consentement. À présent, j’ignore où en sont ses idées. Elle est absorbée, elle est triste. Elle doit avoir un chagrin caché, quelque chose qu’elle ne me dit pas.

Le bourgmestre et le pasteur, d’un même mouvement, s’étaient tournés du côté du comptoir où Neele trônait, un peu pâlie et soucieuse, en effet, dans ses fichus de fête et ses clairs bijoux.

— C’est égal ; elle est ravissante, dit Tyteca. Et elle est si bien la fleur de notre race, le type unique de l’île. Le bourgmestre acquiesça, et il ajouta :

— D’ailleurs, aujourd’hui, tout s’harmonise ici. On s’aperçoit que ces maudits étrangers sont partis. L’île redevient elle-même. Où trouver ailleurs ce spectacle ? Regardez.

À ce moment, l’auberge de la Demi-Lune regorgeait. Toute une jeunesse attifée et galante buvait, riait, dansait ; ainsi qu’aux soirs de kermesse. Dans les verres comme des tulipes, tremblaient des liqueurs comme un soleil de brume.

Les femmes offraient le tabernacle des corsages, les cloches brimbalées des jupes, les multiples bijoux, où des lueurs ricochent. Linges, dentelles, rubans fleuris, galons de velours, colliers de corail, tous les détails des costumes séculaires. Et les hommes mêmement, glabres, vêtus de drap noir, coupé selon des formes étranges et immuables, avec des bijoux multiples aussi, toujours pareils à leurs ancêtres qu'on voit peints dans les vieux portraits de syndics et d'échevins.

Tyteca exulta. Son patriotisme jaloux et particulariste s'enfla d'orgueil. « Nous sommes restés nous-mêmes, cria-t-il. Encore une fois, les étrangers n'ont rien pu contre nous. Rien n'a changé. Qu'ils aillent ailleurs porter leur farce du progrès, de la civilisation. Tous les grands mots – pour cacher tous les grands vices ! »

Tyteca Vaticina ouvrit des gestes de triomphe, défia le monde et l'avenir !

Tout à coup la conversation du pasteur et du bourgmestre fut troublée par la cessation brusque des danses, tandis que l'orgue continuait à jouer. Une nouvelle, apportée du dehors par de nouveaux arrivants, avait fait s'immobiliser tous les couples. Une stupeur était peinte sur les visages. Un instant après, on avait arrêté la manivelle de l'orgue, comme si la musique devenait sacrilège en présence de l'événement. Qu'était-il arrivé ? Le bourgmestre courut s'informer. Aussitôt il s'en revint, livide, vers la table où Tyteca et Pieter De Roo étaient restés assis : « C'est horrible ! leur jeta-t-il. Joos, le fils de la vieille Barbara Lam, s'est pendu. On l'a trouvé au chêne des Trois-Chemins, mort et tout froid. Des hommes l'ont rapporté déjà chez sa mère... Il paraît que la vieille Lam est folle et court, en criant, sur les routes... »

Il n'avait pas fini de parler que la porte s'ouvrit violemment. Barbara Lam entra... Si blême qu'elle semblait une morte. Ses vieux cheveux gris s'étaient défaits. On aurait dit que, démente, elle s’était couvert la tête et le visage de toiles d’araignées. D’un trait, elle bondit vers Neele qui, seule au comptoir, ne savait pas encore. On s’interposa, car ses mains se tendaient comme des griffes. Elle cria : « Joos est mort ! Mon Joos est mort. C’est la faute de Neele. Ah ! la coquine. Mon Joos est mort. »

Un silence immense avait, d’un coup, régné. Tous se découvrirent devant cette douleur, auguste comme la mort. Les hommes restaient debout, tête nue, rangés. Les femmes avaient agenouillé les cloches de leur robe et elles prièrent. Barbara Lam criait toujours avec sa voix de corneille dans des ruines : « Joos est mort, Joos est mort. » Neele s’était évanouie dans les bras des servantes accourues. Le pasteur, le bourgmestre s’approchèrent de la vieille Barbara, eurent des mots calmants de vieillards qui connaissent la vie. Ils cherchèrent à l’interroger, à savoir tout le drame.

Sa colère alors devint de la douleur, une douleur prolixe qui laissait aller des paroles avec les larmes. Elle raconta ce qu’elle savait : Joos aimait trop Neele. Et elle ne l’aimait plus. C’est depuis l’arrivée de ces maudits étrangers. Elle avait connu l’un d’eux. Elle l’avoua elle-même à Joos. Mais Joos avait un si grand cœur. Il lui pardonna. Il voulut l’épouser quand même et tout de suite. Neele refusa. C’est son fils lui-même qui, un soir, lui avait raconté l’histoire, tous les détails.

Après ce refus de Neele, Joos tomba en mélancolie. Il n’eut plus goût à rien. Il renonça à sortir, passa toutes les journées dans sa chambre, les volets clos. Il ne dormait plus, la nuit. Et il se mit à errer, dès qu’il ne faisait plus clair, à courir par la campagne. Ah ! tout ce qu’il a dû remuer d’idées noires, et souffrir !

Aujourd'hui, il aurait souffert davantage, parmi la fête de saint Nicolas et la joie de tous. Il n'a pas voulu voir cette joie. Ce matin, il n'était pas rentré. Elle s'inquiéta, chercha partout. Et tout à l'heure, on l'a trouvé au grand chêne des Trois-Chemins, à la même place où s'est pendu l'étranger. Barbara Lam cria de nouveau : « Mon Joos, mon Joos est mort ! » Puis, réfléchissant tout à coup : « Mais pourquoi Neele avoua-t-elle elle-même qu'elle avait connu un étranger et pourquoi, puisque Joos lui avait pardonné, refusa-t-elle de se marier ? Voilà ce que je n'ai jamais compris. »

À ce moment, Neele revenait à elle.

Elle ouvrit de grands yeux, si tristes, si mouillés, si effarés. On aurait dit qu'il y avait plu longtemps. La conscience lui revint. Elle éclata en sanglots. Les larmes débordèrent, inondèrent son visage. Barbara Lam, reprise de fureur, voulut s'élancer ; elle l'aurait piétinée, griffée, tuée. Des mains s'interposèrent. Alors elle se dirigea vers le pasteur : « Mais demandez-lui donc ! Pourquoi n'a-t-elle pas voulu, puisque Joos pardonna ? Pourquoi ? Pourquoi ? » Elle se tourna vers Neele, suppliante : « Neele, dis-le-moi ? Je te pardonnerai aussi. Dis-le-moi. Je saurai du moins pourquoi mon Joos est mort. »

Alors Neele, comme si dans cette confession publique, elle allait se faire absoudre de ses fautes et se régénérer par la franchise, lasse, au surplus, du poids de son péché qui, invisible aux autres jusqu'ici, était déjà lourd en elle, fit un effort et, avec une voix d'agonie, répondit :

— Barbara Lam, approche ; je te le dirai.

Un moment après, tous surent à leur tour la terrible vérité. Quelques-uns s'attendrirent sur Neele qui, en effet, ne pouvait pas épouser Joos, lui imposer l'enfant de l'étranger. La plupart s'indignèrent.

Le pasteur Tyteca s'exalta, frémit d'une patriotique douleur. « Nous ne sommes plus nous-mêmes. Nous sommes atteints dans le sang de la race. C'est un crime de lèse-patrie. Neele est indigne. Il faut qu'elle subisse l'indignité. »

Dans le silence, le mot redoutable avait jailli, comme un arrêt. C'était le nom d'une peine publique, le châtiment ancestral, la coutume du passé de l'île, toujours observée : une sorte de dégradation civile, appliquée, sans appel, par les habitants, sur l'ordre du pasteur, à ceux qui avaient failli. Ici, puisqu'il s'agissait d'une jeune fille, ce sont toutes les jeunes filles présentes qui durent exécuter la sentence. Elles s'avancèrent, l'une derrière l'autre, vers Neele, passive et toute en larmes, soutenue par les bras des servantes. Chacune, à tour de rôle, eut à lui arracher quelque chose de sa parure : l'une, la guimpe de dentelle de son corsage ; l'autre, les tire-bouchons d'or de son bonnet ; une autre encore, la plaque ciselée de son front ; d'autres, le collier de corail à trois rangs de son cou, les galons de velours des manches, son fin tablier d'un bleu de ciel de mai, ses larges bagues occupant les doigts jusqu'à la phalange. Chaque fois, elle apparaissait plus dénudée, assombrie, perdant, un à un, chacun des détails colorés qui constituent le costume original de l'île.

Tyteca s'écria : « Voyez ce qu'il en adviendra de nous. Neele n'est plus vêtue comme les nôtres… Elle est vraiment la femme de l'étranger. »

Neele pleurait, grelottante dans sa toilette dont les ornements clairs étaient tombés, sa toilette déjà comme celle des autres pays, sa toilette sombre. Elle semblait en deuil d'elle-même, en deuil de l'île...

Le pasteur Tyteca, que ces révélations avaient bouleversé, ne cessait pas de s'exalter, de vaticiner le pire avenir... « Nous devrions, nous aussi, arracher nos habits, nous couvrir de deuil et de cendre. Le malheur est parmi nous. Les étrangers nous ont perdus. Ils nous ont apporté tout le mal : l'ivrognerie, la haine, la luxure – et aussi le suicide qui était ignoré ici, et qui maintenant va servir. Car le suicide est contagieux. C'est pour cela que Joos est allé se pendre au chêne des Trois-Chemins, à l'endroit même où l'étranger se pendit, enseigna ce péché abominable. Joos, à son tour, y a été entraîné par une occulte attirance, les miasmes de cette épidémie mentale qu'est le suicide. D'autres maintenant vont se tuer... »

— Abattons l'arbre ! cria une voix.

— L'arbre sera la mort quand même, répondit le pasteur. Abattu, il continuera la contagion. Qu'on l'enterre, il nous attirera dans la terre. Il est la mort, vous dis-je. Nos cercueils sont déjà dans son bois. Nous sommes morts ! L'île est morte !

— Abattons l'arbre, répétèrent des voies grossies, décidées, bientôt innombrables. Soudain, il y eut une poussée violente du côté de la porte. Toute une foule sortit, se rua, s'élança, muette et noire, à travers la campagne blanche de neige... On arriva au carrefour des Trois-Chemins. Des hommes, en route, s'étaient munis de haches, de torches. Il y eut une minute d'indécision. Fallait-il abattre l'arbre ou l'incendier ?

Le chêne défiait. Il s'élançait, compliqué et vaste.

Sa ramure ouvrageait l'air, solide et délicate ferronnerie. Il semblait qu'il fût invulnérable, à l'abri du feu et des coups. Une neige bleuissante adhérait aux branches, les habillait d'argent mat et de tulles dociles. C'était comme de la douceur sur de la force. Un printemps d'hiver, eût-on dit, qui mettait sur la vieillesse de l'arbre la floraison des flocons.

Le tronc gardait sa patine de bronze. Même dans les ornières des lettres gravées, aucune gelée n'avait insinué des galons. Les noms des amants nouveaux régnaient, récents et vainqueurs sur les anciens noms effacés. Chacun y retrouva un peu de soi. Personne n'osa donner un coup de hache dans le vieux tronc plein d'amour et qui éternisait toutes les fiançailles de l'île. Le frapper, ç'aurait été comme se frapper soi-même au cœur. Mais l'arbre aussi avait failli. Arbre des soirs d'Éden, Arbre du bien qui était devenu l'arbre du mal. Arbre d'amour qui était devenu l'arbre de mort. Il allait maintenant vouloir des pendus, comme naguère des amants. Lui aussi était indigne.

Soudain l'arbre fut rouge. Des torches incendiaires l'avaient atteint. Les flammes une à une procédèrent. Ce fut aussi comme une dégradation de l'arbre. L'une fit fondre aussitôt toutes les ganses de neige, les tulles, l'argent vif de la gelée au long des branches. La ferronnerie des hauts rameaux céda. Mais le tronc résista comme une tour de fer où le feu ne pourrait pas mordre. Les flammes s'éteignirent, sous les souffles d'un grand vent glacé. L'arbre survécut et n'en fut que dénudé ; il s'obstina, noir, sur le ciel. Tous pensèrent à Neele. Le chêne des Trois-Chemins était comme elle. Il n'avait perdu que ses ornements, la parure de la neige, des fines branches, quelques détails. Mais tout ce qui fut, était…

Neele continuerait à dire l'amour de l'étranger. L'arbre continuerait à dire la mort de l'étranger. Dans l'île, heureuse d'être restée toute proche de la nature, un mal inévitable, nommé la civilisation, était entré qui avait dégradé Neele, qui avait dégradé l'arbre. Le mal serait contagieux…

Et chacun rentra, pensif, dans sa demeure, songeant à l'enfant futur de l'étranger, qui allait commencer dans l'île une autre race.

L'Arbre,
récit de Georges Rodenbach (1855-1898),
est paru chez Ollendorf,
à Paris, en 1899.

ISBN : 978-2-89854-298-5
© Vertiges éditeur, 2024

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2024

– 2 299 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org